

A.C. Madenn

LE SCEAU DU DESTIN

ANA KHRONOS

Nouvelle

Natolia, jeune étudiante parisienne, rencontre son alter ego venu de nulle part. Une histoire d'amour au-delà de la réalité et du temps.



Aurai-je un jour l'espoir que mon nom tombe dans l'oubli des consciences ? marmonnait l'homme en guenilles assis sur un banc du parc en fleurs. Qui encore pense à moi si fort que je ne puis plus espérer le repos et m'oublier moi-même ?

Il avait observé les formes et les couleurs qui se répandaient autour de lui, avant de remarquer que le soleil, perché très haut dans le ciel, avait attiré foule d'êtres humains multicolores. Il regardait ces gens qui vivaient comme si le monde, la vie, leur appartenait, insouciants de leur avenir, de leur fatalité. Inconscients de leur passé, de leur histoire.

« Que me veut-elle, celle-là ? » pensait-il en mâchonnant un morceau de pain blanc qu'une âme charitable avait offert à l'oiseau sale et gris qui picorait les miettes restées éparpillées de-ci, de-là, en roucoulant. « Ne pouvait-elle se choisir un autre héros ? Ne pas venir frapper si fort dans ma conscience. » Cerveau en bouillie qui n'aspirait plus qu'au repos.

— Je peux m’asseoir ? demanda la voix douce et presque chantante.

L’homme regarda la silhouette qui s’interposait entre le soleil et lui.

— Puisque tel est votre destin ! grommela l’homme.

La jeune étudiante sourit, amusée par la réponse d’un autre temps.

— Puisque telle est ta fatalité ! ajouta l’homme bougon.

— Si cela vous dérange, je peux aller plus loin.

— Vous vous trompez, vous n’y pouvez rien !

— Il y a beaucoup de monde cet après-midi, expliqua la jeune fille en fleur, j’ai besoin de calme pour réfléchir. Et tous ces enfants ! Ces cris ...

Elle s’assit sans plus faire attention à l’homme qui lui tournait désespérément le dos. Il s’était recroquevillé à l’autre bout du banc en fer forgé, invoquant toutes les divinités des cieux pour qu’elle se taise et passe son chemin sans le remarquer. Il avait enfoui ses pieds entre les pieds de fer, se disant qu’il devait camoufler le moindre indice, le moindre signe qui pourrait attiser sa curiosité. Il risqua un regard derrière lui et ne vit plus qu’une masse de cheveux noirs cachant le visage de la donzelle, penchée sur son livre noir et jaune. Rassuré, il reprit une position plus confortable. L’étudiante l’avait oublié, peut-être ne pensait-elle déjà plus à lui ? « Ce serait trop d’honneur pour moi, se dit l’homme, trop

d'espérance tout à coup pour un homme accablé, voué au malheur comme moi. Je suis si fatigué, si usé que je ne supporterai plus le poids d'une nouvelle vie, d'un nouveau regard ».

La jeune fille releva son visage, fouilla à l'intérieur de la besace posée près d'elle, trouva ce qu'elle voulait après quelques secondes de recherche intensive et replongea dans cette lecture qui semblait bien la passionner au plus haut point. Seul un nuage de fumée blanche, symbole dérisoire de son « *éphémérité* », s'échappait de ses lèvres entrouvertes. « Pourquoi celle-là ? pensait l'homme. Elle est si belle, si douce ; sa vie devant elle. Son regard clair, ses joues colorées. Son corps de déesse. » L'homme en guenilles sentait le danger au travers de cette vie qui s'infiltrait déjà dans ses fibres, dans sa connaissance.

— Que recherchez-vous dans ça ? demanda-t-il, résigné à affronter ce nouveau départ.

— Rien, répondit-elle, sans quitter des yeux les lettres et les mots qui s'épalaient dans son cerveau. Ou peut-être un peu de reconnaissance, ajouta-t-elle sibylline.

— Vous pourriez au moins me regarder, dit-il, agacé. Puisque nous sommes destinés à nous rencontrer.

La jeune fille leva son visage et dirigea ses yeux bleus et verts vers l'homme qui l'abordait d'une voix

agressive et d'un air contraint. Aussitôt son rire résonna comme un carillon de cristal, son visage portait les marques de la séduction. Aphrodite et son fils œuvraient déjà contre l'homme.

— Peut-être préférez-vous me garder dans vos chimères ? tenta l'homme, désespérant d'échapper à son destin funeste.

La fille le regardait intensément, se demandant comment et pourquoi ce clochard l'agressait de cette façon singulière, et maugréa contre elle-même et cette espèce d'aura qui attirait à elle tous les paumés qui croisaient son chemin. Elle jeta le mégot de la cigarette au milieu des cailloux scintillants sous la lumière vive du soleil.

— Dans mes chimères ? murmura-t-elle. Que savez-vous de mes rêves ? ajouta-t-elle, en haussant les épaules.

— Chaque fois que vous pensez à moi, vous me ramenez un peu plus au milieu de ce monde. Il me suffisait bien de tous ces gens qui ont mon nom sur leurs lèvres ou sous la plume de leur crayon. Il a fallu que vous en fassiez plus que les autres. Me voilà ! Qu'y puis-je ? Même vous, vous n'y pouvez déjà plus rien.

La jeune fille au visage doré secoua la tête avant de replonger dans son livre, laissant la touffe ébène créer un écran entre elle et lui.

— Vous n’y pouvez rien, continua l’homme en bougonnant. Pourquoi une femme comme vous étudie-t-elle les lettres anciennes ? Ne seriez-vous pas plus heureuse à vous occuper de choses plus frivoles, plus gaies : la littérature moderne, la philosophie ? Que sais-je encore ! Cela vous aurait sied à merveille, la philosophie, et vous aurait tenu éloignée de moi.

Le regard bleu et vert s’était de nouveau tourné vers le clochard mais nul éclair d’Aphrodite n’y faisait plus étinceler de lueur.

— Je suis venue m’asseoir sur ce banc parce que les autres étaient déjà occupés par les mères et leur marmaille. J’aspire juste à un peu de calme pour lire tranquillement la fin de ce livre.

— Il n’est qu’un tissu de mensonges, grommela l’homme, sans la quitter des yeux.

— Vous avez envie que l’on vous laisse tranquille. Moi aussi. Alors gardez votre folie bien au chaud, j’en ferai de même avec la mienne !

— Par quoi allons-nous commencer ? insista l’homme.

La fille soupira et attrapa rageusement son sac. Mais déjà l’homme se jetait sur le morceau de cuir à bandoulière, la priant ainsi de ne pas partir.

— Ce n’est pas la peine, vous dis-je ! Vous ne ferez que remettre à plus tard ce qui doit être.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle, résignée à entendre les propos du dément.

— C'est vous qui voulez, pas moi. Ou plutôt si ! Moi, je ne souhaite que le repos. Je suis si fatigué, si usé par les ans.

La jeune fille rit, le visage éclatant d'une joie sourde et d'une féminité explosive.

— Et bien, dormez ! Je vous promets de ne pas faire de bruit en tournant les pages de mon livre.

— Je suis votre livre. Ne pouvez-vous donc pas le comprendre ?

— Vous êtes surtout un original, Vous !

— Original ! Singulier ! Oui, je suis unique.

— Comme tout un chacun !

— Tu rêves encore ! Nous sommes deux uniques, destinés à nous rencontrer. Les autres ne sont que les autres.

La jeune fille le regardait attentivement, cherchant à percevoir le message derrière le regard vide qui la fixait ; derrière la barbe hirsute qui recouvrait le visage d'homme. A bien l'observer, elle finit par distinguer les traits véritables sous la couche velue et la crasse colorant la face d'un gris foncé. Elle le découvrait tout à coup, le voyait pour la première fois. C'était un homme jeune, très jeune même. Après un court moment d'étonnement, l'étudiante se résolut à lire, de gré mêlé de force, le message contenu dans les yeux. Il fallut de

longues minutes de patience pour qu'enfin l'homme la laisse pénétrer en lui, qu'il se calme et pose à nouveau son regard sur elle. Elle ne put réprimer un sursaut. Les yeux brillaient d'un éclat vif et intelligent, bien que totalement dépourvus des impressions que seule une âme transmet à l'esprit chargé de les leur offrir en retour. Les yeux bleus, berceau d'une âme absente, étaient pailletés de rouge. De toutes petites tâches rouge carmin atténuant le scintillement bleu de mer, sans rien ôter à leur beauté magique. La jeune fille eut un nouveau frisson qu'elle reconnut comme étant celui de l'attrait de l'un pour l'autre. Ce doux vertige qui embrasait tout son être, s'insinuant peu à peu dans les tréfonds de son âme.

— Je t'avais prévenue, dit-il d'une voix adoucie, presque gentille, une voix pleine de commisération pour cette jeune fille éclatante de vie.

— Nul n'échappe à son destin ! murmura-t-elle, sans quitter le bleu de l'océan qui déjà se mélangeait au bleu vert fond de mer. Natolia Monca Abelone Dunjanié. C'est mon nom, ajouta-t-elle alors que les mots résonnaient et venaient frapper le cerveau de l'homme aux yeux piqués de sang.

— Je ne savais pas, répéta-t-il plusieurs fois en triturant son haillon. Es-tu grecque ?

— Mes parents l'étaient, pas moi, répondit-elle, gênée par les mouvements nerveux de l'homme rongé par l'inquiétude.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt ans.

— Que tu es jeune, pleine de vie et d'innocence ! Que tu es belle ! Qui pourrait te vouloir du mal ? souffla-t-il, de la tristesse dans la voix.

Monca frissonnait de part et d'autre de son corps, d'amour et d'angoisse mêlés.

— Tu n'es guère plus âgé que moi, dit-elle en rangeant pour la seconde fois son livre dans la pochette en cuir.

— Tu ne sais rien et j'implore les Cieux. Qu'ils entendent ma prière et t'écartent de mon chemin. Que tu ne saches jamais !

Les manifestations atmosphériques portent l'emblème des forces supérieures. Déjà, les mères de famille tiraient leurs moussaillons vers les grandes portes en fer forgé, abandonnant presque pelles et seaux dans les bacs au sable doré. Natolia avait levé son visage vers l'azur bleu qui pleurait ses larmes sur elle et sur l'homme à la barbe hirsute. Elle se leva vivement, accrochant sur sa frêle épaule son sac en cuir noir, repoussant une mèche brune qui barrait son visage d'un trait sombre, la faisant ressembler à un flibustier rebelle.

— Adieu ! s'exclama-t-elle en s'éloignant à grands pas, tandis que l'homme désespéré la regardait quitter son présent, pour rejoindre, du moins l'espérait-il encore, son néant.

— Natolia Monca Abelone ! cria-t-il. Pose ton livre sur une étagère et oublie-le !

— C'est promis, répondit-elle en faisant un dernier signe d'adieu. Dès que j'aurai fini mon mémoire !

— Pauvre Monca, pensa-t-il, maussade. Ce sera trop tard.

Ses fines paupières avaient clos ses yeux vidés. Il étendit ses jambes fatiguées, espérant atténuer la douleur qui vrillait à l'intérieur de ses artères, au niveau de ses pieds enflés.

— Tu n'as nulle part où aller ?

— Pauvre Natolia qui vivra le jour suivant la nuit ! marmonna-t-il en se levant.

Il la suivit, sans un mot de plus, boitillant sur ses jambes endolories. « Natolia, tu n'échapperas pas à ton destin, pensa-t-il en regardant la chevelure d'ébène qui oscillait au rythme de la démarche vive de la jeune fille si pleine de vie. Tu n'y échapperas pas. Oh ! Cieux funestes ! Que ne donnerais-je pas pour qu'elle ne connaisse jamais ma misère ! Qu'elle ne devienne jamais la sœur de mon malheur ! ».

* * *

— N’as-tu pas envie de ressembler à un homme ?
demanda la jeune Natolia, le sourire du soleil sur les lèvres, Aphrodite dans le regard.

— Pour quoi faire ?

— Pour que je te vois.

Une heure de temps coula sur la vie et les horloges universelles. L’homme aux yeux bleus piqués de rouge avait quitté ses guenilles, sa barbe hirsute et ses sandales déchirées. Il était drapé d’un large tissu blanc aux motifs beiges et or, le couvrant jusqu’aux genoux. Un pan de toile fine cachait une partie du torse bronzé et imberbe. Son visage resplendissait de beauté et de jeunesse. Natolia restait ébahie devant tant de perfection, si ce n’était la déformation des pieds qui cassait l’harmonie et devait être due à quelque maladie congénitale.

— Ephèbe ! murmura-t-elle, sans que son regard avide ne puisse quitter l’objet de sa convoitise éveillée.

— N’ajoute rien ! grommela-t-il.

Le ton bourru et ferme sonnait comme un anachronisme dans cette bouche finement ourlée.

— Tu es à l'image de ces statues grecques, représentant Apollon, Adonis ou n'importe quel athlète de l'Olympe.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre, ni même de ces jeunes héros qui enflamment ton cœur d'adolescente en chaleur, belle Abelone ! Qu'il te protège autant qu'il maudit ma race !

— Tu parles un langage que je ne comprends pas. Qui es-tu ? demanda-t-elle enfin, alors que son corps de jeune femme s'approchait de l'amour tel Icare de la liberté. Tu n'es, à mon avis, qu'un pauvre bougre prétentieux dont le soleil aurait un peu trop échauffé l'esprit.

— C'est cela ! Je ne suis qu'un fou, marmonna-t-il, en posant une main douce et délicate sur l'épaule de la jeune fille qu'il attira contre lui.

La passion ne se vit pas, elle se lit. Entre les lignes de deux corps tendus l'un vers l'autre. Dans deux regards qui fusionnent. Dans le tremblement qui secoue deux masses de chair humaine, vibrantes et vivantes. La passion rend aveugle parce qu'elle se lit avec le toucher et l'âme ; Qui la voit, la comprend, ne peut la vivre. Elle est aveugle. Natolia Monca Abelone Dunjanié découvrait l'amour en cet après-midi pluvieux de Juillet. L'homme près d'elle se laissait emporter par cette sensation, déjà vue et pourtant si neuve, si nouvelle. Un tourbillon d'émotions, de désirs, de

frustrations et de plaisirs. Oublié tout le reste ! Tout ce qui, en cet instant de magie corporelle, n'était pas cette cécité retrouvée.

— Je n'aurais pas imaginé que mes actes en passeraient par cet accouplement ! murmura l'homme à nouveau inquiet, malgré la flamme bleue qui vacillait dans les prunelles piquées de rouge.

— Alors, pour toi, ceci n'est que de l'accouplement ! lança-t-elle en riant doucement, amusée par cette expression désuète et trop loin de leur réalité, elle le savait.

— Je ne voulais pas ... balbutiait-il d'une voix tremblante.

— Continue ! Dans le genre, tu n'es pas mal ! lança-t-elle sur un ton cynique et amusé. Disons que tu regrettes maintenant d'avoir souillé ma couche, c'est cela ?

L'homme la regardait, se demandant ce que Natolia connaissait de sa vie d'homme. N'en savait-elle pas finalement plus qu'il ne le croyait ?

— Es-tu promise à quelqu'un ? continua-t-il, malgré le rire moqueur de Natolia qui lovait la chaleur et la douceur de son corps au creux de la jeunesse et de la vigueur de l'homme.

— On ne dit plus « être promise à quelqu'un » ; sauf dans les livres. Pas plus qu'on ne parle d'accouplement ni de couche.

— Je viens de ton livre, répétait-il sans fonder aucun espoir d'être entendu.

— J'ai un amant, répondit-elle enfin. Un homme charmant, intelligent, séduisant, malheureusement marié et père d'une fille, un peu plus jeune que moi.

— C'est un vieil homme ?

— Pas du tout, reprit-elle en riant. Il a trente-huit ans.

— Tu en as à peine vingt, rappela l'homme aux prunelles tâchées. Il a l'âge de ton père.

Natolia Monca Abelone laissa échapper un rire cristallin qui résonna contre la peau fine de l'homme.

— Mon père a soixante-dix ans, dit-elle alors que son regard pétillait de joie et d'espièglerie ; deux fossettes creusaient ses joues colorées. Ses lèvres encore rougies par les baisers de l'homme révélèrent une rangée de dents blanches, de véritables dents de lait de petite fille innocente.

— Que tu es belle ! murmura-t-il. La douleur aigüe qui lui transperçait le cœur et les viscères l'empêcha de continuer. Il cacha ses yeux bleus sous les paupières striées de fines cicatrices. Ressembles-tu à ta mère ou à ton père ?

— A ma mère, par la couleur de mes cheveux et ma peau mate.

— Elle doit être très belle, elle-aussi ? interrogea l'homme, laissant fatalement sa main glisser sur la

peau jeune étalée contre lui. Douleur de l'amour ! Funeste destin porteur de vices ! Comment résister quand c'est lui qui dirige l'être humain. Par Zeus ! Quel homme pourrait ne pas répondre à l'appel de la vie, de l'amour ! Même pas ce débris d'être humain plié, enguenillé dans le malheur et les larmes.

— Elle est morte, répondit la voix douce, presque éteinte.

— Tu connais donc déjà le chagrin.

— Il y a deux ans à peine, expliqua la fille, la voix basse et tremblante. Elle est morte par ma faute, un soir d'hiver. Ma voiture a glissé sur une plaque de verglas, je n'ai pas réussi à stabiliser le véhicule qui est allé percuter un arbre. Elle a été tuée sur le coup.

— Toi, tu n'as rien eu ?

La pauvre petite fille laissa couler ses larmes qui se déversèrent sur le flanc de l'homme au corps nu. Il sentait le chagrin de la jeune fille glisser sur sa peau, laissant sur elle de véritables sillons de feu. Il eut suffi qu'il passât sa main pour stopper le torrent de lave et effacer la douleur, mais il l'aimait déjà trop, Natolia Monca Abelone. Il l'aimait assez pour souffrir à sa place, assez pour accepter de porter son malheur, assez pour laisser la douleur meurtrir et brûler la peau fine de son corps d'homme.

— Juste une commotion cérébrale due au choc, dit-elle, la voix emplie de honte et d'amertume. C'est ma

faute. J'ai braqué le volant du mauvais côté du carrefour, sinon nous aurions été indemnes toutes les deux. J'ai tué ma mère, ajouta-t-elle après une seconde.

Elle pleurait encore dans les bras de l'homme quand l'aurore imprima ses reflets rosâtres sur les murs de la chambre.

— Elle devait être belle ! répéta l'homme en plissant les yeux pour échapper à la lumière qui imprégnait son cerveau. Son destin l'attendait à ce croisement de route, tu n'y es pour rien. Crois-moi !

— J'aurais donc le droit de continuer de vivre, murmurait-elle d'une voix perdue de petite fille malheureuse. Je ne serais pas coupable selon toi ! Pas coupable d'avoir roulé trop vite ! Pas coupable de n'avoir pas eu le bon réflexe ! Pas coupable d'avoir bu un verre de trop au restaurant ce soir-là ! En somme, on efface tout !

— Tu n'oublieras jamais mais tu dois apprendre à vivre avec cette douleur collée à tes entrailles.

Comment lui expliquer, quand tout n'est qu'interrogation ? Serait-ce possible qu'une simple campagne de publicité organisée par la prévention routière, les recommandations habituelles sur le port de la ceinture de sécurité ou l'alcool au volant eussent valeur de mise en garde sérieuse à l'unique attention d'une personne quelque part sur ce rivage ? Cette

femme récitant son texte annonciateur de funeste fatalité et de mort aurait-elle été enfantée par quelque esprit, résurgence de la Pythie ? Serait-ce une réminiscence du passé surgissant sous cette forme alambiquée pour lier le destin de la femme frémissante de vie.

— Tu vas rester avec moi ? demanda-t-elle, consciente du jour nouveau qui s'étalait sur cette partie de planète.

— Non, Natolia (*). Tu portes le prénom qui te définit. Tu es cette lueur fragile qui brille au commencement du jour, quand le soleil se lève à peine. Comment s'appelait ta mère ?

() Natolia – Prénom d'origine grecque signifiant Aurore*

— Anastasia.

— Anastasia est celle qui naîtra encore. Elle est morte parce qu'au milieu de toute cette vie, il y a fatalement la mort. Toi, tu es le présent, Natolia, l'aurore de chaque jour, la renaissance quotidienne.

— Tu vas vraiment me laisser ? insistait-elle, les yeux mouillés et brillants comme deux pierres précieuses.

— Nos destins devaient se croiser. Il était fatal que nous nous reconnaissions jusqu'à nous aimer. Tu m'aimais avant même de me rencontrer. Je te fascinai bien plus encore que ce matin. Chaque fois que ton esprit venait cogner dans mon cerveau, mon désir de

toi me poussait vers la vie. J'aurai voulu ne jamais entendre ton cri mais tu étais déjà là. Nul n'échappe à Aphrodite quand elle envoie son fils. L'amour est une source de bonheur autant que de malheur. Nous sommes liés, Natolia Monca Abelone. Mais je disparaîtrai avant que le soleil ne soit au plus haut de son ascension.

— Tu ne seras plus qu'un souvenir, un leurre de plus dans ma vie. Un espoir de trop.

— Je suis bien plus qu'un espoir. J'emporterai ton malheur avec moi. Que jamais tes yeux ne se voilent d'ombre, que jamais tes mains ne regrettent leurs caresses, que la mort ne souille pas ton âme d'impuretés.

— Comment pourrais-je vivre sans toi ? répétait-elle, comme pour effacer le présent, gommer cette réalité qu'elle refusait.

Le jeune homme aux yeux bleus pailletés de rouge enfila ses guenilles et noua ses vieilles sandales autour de ses pieds difformes.

— Natolia ! N'oublie pas ! Demain, l'aurore !

Ce furent ses derniers mots, dernières paroles de l'homme sans histoire, sans passé, sans présent et sans avenir. Il marcha vers le square où il avait rencontré la brune Natolia Monca Abelone. Comme tu portes bien ton nom, Monca (*) ! J'aurais tant voulu pouvoir rester,

vivre une nouvelle vie malgré le poids de mon fardeau.
Juste toi !

() Monca – Prénom d'origine grecque signifiant Seule*

** * **

L'homme assis sur le banc observa du coin de l'œil le clochard en guenilles malodorantes et à la barbe renaissante. Il entraperçut à peine un regard bleu vif, couleur de l'océan. Richard Coblenz avait depuis peu découvert le poids et la dimension réelle de ce qu'il n'avait jamais fait qu'étudier, la tragédie. Hier encore, la vie lui souriait. Il se sentait homme comblé, auprès de sa femme, sa fille et sa maîtresse. Une situation honorable comme professeur dans une illustre université parisienne. Il vivait de sa passion pour la Grèce, la mythologie, le passé. Il fascinait des auditoires de plus en plus larges de ses récits, de ses réflexions sur tel mythe non encore approfondi ou tel autre dont on n'aurait pas perçu toutes les finesses et leurs répercussions sur nos mœurs du vingt et unième siècle. Il avait publié plusieurs ouvrages sur divers sujets, tous relatifs à la Grèce.

C'est sur le banc d'un amphithéâtre qu'il l'avait aperçue. Pourquoi elle, au milieu de deux cents ou trois cents autres étudiants, réunis là pour boire ses paroles d'homme savant ? Comment ce regard bleu-vert posé sur ses lèvres avait-il pu pénétrer son être, jusqu'à lui

faire perdre le fil de son discours l'espace d'une seconde ? Pourquoi ? Peut-être cette chevelure ébène qui cascadaient sur ses épaules ? Ou cette peau dorée appelant secrètement les caresses ? Il n'avait pas cherché, lui l'intellectuel intelligent et raisonnant ; il n'avait qu'écouté son instinct qui le guidait, lui hurlant au cerveau : « Il te la faut, je la veux ! ». Il l'avait eue, il l'avait voulue suffisamment pour l'avoir. Dire qu'il l'aimait... Peut-être pas ! Tout au moins, pas comme ça. Il ne fallait pas. Sa femme, sa fille, son travail. Non. Il ne fallait pas. Qu'avait dit Nilda, hier, après qu'il l'eut croisée, déambulant à moitié nue dans leur appartement ?

— Remarque ! Si tu avais des doutes sur ma filiation, tu n'en as plus dorénavant !

C'étaient bien là ses paroles. Les seules paroles d'excuse qu'avait trouvées l'adolescente pour avoir été surprise en tenue d'Eve, au beau milieu du salon, quand son père pouvait surgir à tout instant, seul ou accompagné de quelque étudiant venu travailler avec lui. La dernière fois qu'il avait vue Nilda dans sa nudité, faisait remonter l'histoire jusqu'aux huit ans de l'enfant. Cela n'était rien en soi, si son regard ne s'était accroché sur la griffe de lion brunâtre, imprimé sur la courbe arrondie du sein gauche de la jeune fille.

— C'est ta marque, ça ! avait dit l'adolescente, en désignant le tatouage naturel.

— Depuis quand as-tu ça ?

— C'est apparu, il y a six mois environ. J'ai compris alors pourquoi selon les dires de Maman, ta sœur Corinne avait tellement insisté pour que l'on me prénomme Nilda (*).

() Nilda – Prénom d'origine grecque signifiant Fils du lion*

— Comment pouvait-elle savoir que tu aurais cette marque ?

— Parce que tous les mâles de la famille Coblenz sans exception génèrent ce marquage insolite sur la peau de leur descendance féminine. Il apparaît avec la puberté. Autrement dit, la génétique se charge de confirmer que je suis devenue femme.

— Pourquoi n'en ai-je jamais rien su ? s'étonnait-il encore, perplexe, la voix hagarde, tandis qu'une sourde interrogation venait hanter son cerveau, répandant un profond malaise dans ses entrailles.

— Je suis ton unique fille. C'est un secret qui se transmet quand la griffe apparaît. C'est à ce moment que Corinne m'a expliqué. Elle a vérifié si j'étais bien ta fille légitime. Sordide ! Non ? commenta l'adolescente insouciant.

— Plus que ça, murmura l'homme, en se dirigeant vers son bureau.

Il aspergea son foie de liquide fort et doré qui après quelques verres et beaucoup de vapeur, le libéra un peu de l'étau qui tenaillait ses viscères. Son cerveau

voguait maintenant au-dessus de sa vie, libre et léger, jusqu'à Corinthe, lieu de son premier voyage d'étude « L'architecture dans la société archaïque ».

Il avait dix-huit ans, avait rencontré six mois auparavant un vieil helléniste qui des heures durant, lui avait parlé philologie et civilisation grecque.

Hiver 1993. Le soleil est doux, au-dessus des ruines du Temple d'Apollon. Le regard de Richard se perd le long des somptueuses colonnes rongées par le temps. Vestiges d'un passé exceptionnel offert au regard d'un jeune homme écrasé par la splendeur des lieux. Œil neuf, œil jeune, bientôt attiré par une forme multicolore assise sur un muret. Il la regarde, se détacher du paysage pour apparaître comme au centre d'une carte postale grandeur nature, avec pour arrière-plan la montagne menant à l'Acro-Corynthe et le Temple d'Apollon. Elle le regarde, les yeux plissés, faisant face au soleil. Elle est belle, avec ses cheveux noirs, courts, très courts ; son corps de guêpe emmitouflé dans un flot de tissus légers, comme autant de toiles tissées par une araignée. Le cœur de l'homme à peine sorti de son adolescence protégée, fond sous cette apparition, pour s'enflammer dans l'éclat bleu de ses yeux. Une semaine d'amour, de mensonges pour échapper au mari, cet homme riche et corpulent, à qui on a offert la frêle jeunesse de cette petite fille, devenue femme à dix-sept ans dans les mains de ce patriarche de presque cinquante ans. Amours

adolescents, amours désœuvrés, plongés dans un monde d'adulte où tout se paie le jour venu, quand l'aurore pointe à nouveau ses reflets rosâtres et fait s'envoler les derniers effets de vapeurs embrumantes.

Le jour est arrivé, se dit Richard Coblenz, assis sur ce banc où depuis plusieurs mois, il donne rendez-vous à son amante. Il pressent la fin d'une histoire, le commencement du drame.

— Vous avez enfin compris, lui dit l'homme en guenilles, près de lui.

Richard Coblenz fixe l'homme qui parle, regarde les yeux bleus et rouges, remarque la larme de sang au coin de l'œil, et s'enfonce doucement dans le sommeil éternel de la mort, la gorge béante, laissant échapper des flots de liquide rouge vif. L'homme aux pieds déformés par la souffrance range sa dague coupante et tâchée au fond de sa besace, se lève et part en titubant, avec pour seul repère dans les ténèbres de son cerveau, le souvenir d'un chemin qui le rendra à son tombeau. « Abelone, pense-t-il, tu étais vouée à Apollon, tu ne lui seras pas sacrifiée ».

() Abelone – Prénom d'origine grecque signifiant Dédée à Apollon*

Il sent encore sur ses mains la douceur et la chaleur de la peau fine tandis que son flanc se consume sous le feu des larmes de désespoir, que ses lèvres brûlent du baiser fixé sur la courbe arrondie de son sein, à

l'endroit même où est imprimé le tatouage congénital, la marque du lion.

— Vis, Natolia Monca Abelone Dunjanié (*).
L'aurore d'un nouveau jour poindra à l'horizon, te laissant seule, ignorante de la malédiction que tu portais en toi.

() Dunja – Prénom d'origine grecque signifiant Née de noble race*

* * *

Natolia referma la fenêtre, stoppant net les bruits et autres brouhahas que lui renvoyait l'extérieur. Un peu plus tôt, des sirènes de police avaient retenti dans le presque-silence du matin. Les lumières bleues des gyrophares semblaient s'être rassemblées, là où sa vie avait si souvent basculé. Le parc qui avait si longtemps abrité ses amours illégitimes, jusqu'à hier... Elle se sentait calme et paisible, malgré le souvenir encore chaud de l'homme aux pupilles sanguinolentes. L'avenir lui tendait les bras, grands ouverts devant elle, et telle une enfant gaie et insouciante, elle courait vers lui, pour s'y jeter en criant et en riant. Elle rompait avec son passé et ses fantômes morts ou vivants, ses amours de pacotille. Elle se pardonnerait à elle-même et partirait en voyage bientôt. En Grèce, probablement du côté de Colonne. C'est ça, d'abord Colonne, puis les ruines de l'ancienne Thèbes, pour enfin revenir à un circuit plus traditionnel. L'Acropole, les Musées...

Elle lut les dernières pages de son livre, rédigea les dernières lignes de son devoir, une étude sur les rapports filiaux à travers le théâtre antique, réclamée

par son cher professeur de philologie. Elle eut, comme à chaque fois, un petit sourire satisfait quand elle referma définitivement le livre jaune et noir, et se dirigea vers la bibliothèque, un large meuble constitué de sept étagères. Meticuleuse de nature, elle rangea le livre à sa place alphabétique, avec les S. Sophocle se glisse entre Shakespeare et Spinoza. Par souci chronologique, Œdipe Roi (*) se place juste avant Antigone.

() Vient de Oïdo pous – Pieds enflés*



Œdipe à Colone - Jean Hugues – 1885 - Musée d'Orsay

ANA vient du grec ana – préfixe qui a de nombreux sens comme de nouveau, en sens contraire, en haut, en arrière, à l'écart...

Dans la mythologie grecque, KHRONS personifie l'espace-temps et la Destinée